

KUESSIPAN DE NAOMI FONTAINE : UN REGARD EXTÉRIEUR

Zuzana MALINOVSKÁ

Université Comenius, Bratislava

Abstract (En): The paper deals with the novel *Kuessipan* (2011) by Naomi Fontaine, a contemporary Quebec writer of Innu origin. This literary text, composed of autonomous narrative units, depicts the present and the past of the Innu nation, which was affected by the constraints of the Indian Act (1876). The objective of the paper is to demonstrate that Naomi Fontaine does not give an ethnic, stereotypical image of a minority dispossessed of its territory and its identity. Using effective literary devices, she captures the complexity and the contradictions of the life of the Innu, residing today on reserves. Her fragmentary writing reveals a lacunary knowledge and endorses her vision of a delocalized and depersonalized man.

Keywords (En): Naomi Fontaine; Innu communities; territory; reserve; fragmentary writing

Mots-clés (Fr) : Naomi Fontaine ; Innu ; territoire ; réserve ; écriture fragmentaire

DOI : 10.32725/eer.2022.031

*Écrire, c'est croire dans les vertus du langage
comme mode d'apparition du monde.*

(ROSENTHAL, 2014 : 61)

Introduction¹

La littérature québécoise, que je continue de découvrir², ne cesse de me surprendre par sa richesse et sa diversité. Les œuvres donnent à voir un monde peu connu dans sa complexité dont la représentation littéraire retient souvent l'attention. La réflexion sur la littérature québécoise m'ouvre de nouveaux horizons. Ainsi la lecture de *Kuessipan* de Naomi Fontaine était pour moi une révélation. Depuis la publication en 2011 de ce texte aux éditions québécoises Mémoire d'encrier, *Kuessipan* a fait l'objet de quelques études au Québec³. Toutefois, je pense qu'un regard extérieur posé sur l'œuvre en question pourrait enrichir les recherches sur cette littérature émergente.

Le titre *Kuessipan*, premier contact avec l'univers de Naomi Fontaine, m'intriguait. Le paratexte *À toi* pouvait pourtant fournir un éclaircissement : la dédicace serait également la traduction de cet étrange mot. Mon hypothèse s'appuyait sur la première image du texte, à savoir un homme au tambour, aux

¹ This work was supported by the Slovak Research and Development Agency under the Contract n° APVV-20-0179.

² Encouragée, au départ par Petr Kyloušek, j'ai jadis porté mon attention sur la littérature québécoise. Une bourse du gouvernement canadien « complément de spécialité » m'a permis d'approcher cette littérature, puis de proposer des cours de littérature et de culture québécoises aux étudiants slovaques. Grâce aux amitiés nouées pendant mon séjour à Montréal, je reçois de temps en temps des livres qui connaissent un succès au Québec. *Kuessipan* est ma dernière acquisition.

³ Voir <https://journals.openedition.org/tangence/666?lang=en>, consulté le 15 janvier 2022, <https://lettresquebecoises.qc.ca/index.php/fr/article-de-la-revue/kuessipan-de-naomi-fontaine> consulté le 15 janvier 2022.

« mains usées » et au « dos courbé » qui « marmonnait une langue vieille, éloignée ». (FONTAINE, 2018 : 9). Les qualificatifs du personnage, en premier lieu le tambour, vu dans les rapports avec la vieille langue parlée confusément tout bas⁴, renvoie aux Premières Nations du Canada : les Autochtones utilisaient cet instrument de musique pendant les cérémonies d'initiation. Lié à la spiritualité et à la méditation, le tambour⁵ symbolise le passage du visible à l'invisible⁶, le lien entre la terre et le ciel. Figure de l'Amérindien, l'homme au tambour résumerait donc ce peuple jadis nomade, plus tard confiné dans les réserves, marginalisé, privé de parole, soumis pendant longtemps aux contraintes de la Loi sur les Indiens (1876).

En signalant, dès le début, la thématique centrale des Premières Nations, Naomi Fontaine dévoile également sa manière de traiter la matière : « J'ai inventé des vies. L'homme au tambour ne m'a jamais parlé de lui. J'ai tissé d'après ses mains usées, d'après son dos courbé. » (FONTAINE, 2018 : 9) Le tout premier verbe de l'énoncé, dont le synonyme est *créer, imaginer*, annonce le caractère imaginaire de l'histoire qui fera l'objet de la narration. Répété par la suite deux fois⁷, le verbe met en relief la démarche de l'auteure : elle consiste dans la mise en mots des éléments soigneusement choisis, transformés et agencés du réel, c'est-à-dire dans la littérisation, fictionnalisation et narrativisation du réel. La narratrice rappelle d'ailleurs, à plusieurs reprises, qu'elle « crée un monde faux » (FONTAINE, 2018 : 9), un univers qui apparaît par le langage et dans le langage.

Si l'écrivaine québécoise Naomi Fontaine insiste sur le caractère fictionnel des événements racontés, c'est que, concernée par l'histoire des Premières Nations, elle veut avertir le lecteur de son intention de lui proposer un *mentir vrai*. Car elle est bien placée pour rendre également un témoignage crédible sous forme de document authentique : née en 1987 dans la réserve d'Uashat, située au Québec dans la municipalité régionale du comté des Sept-Rivières⁸, Naomi Fontaine est d'origine innue⁹. Elle passe sa petite enfance dans la réserve qu'elle quitte avec sa mère et ses quatre frères et sœurs à l'âge de sept ans pour s'installer à Québec. Naomi Fontaine fait les études de français à l'Université Laval. Encouragée par son professeur de création littéraire, l'écrivain français François Bon¹⁰, elle se met à écrire et participe aux différents concours de création littéraire, notamment au Concours canadien de rédaction et d'art pour Autochtones. Elle poursuit sa formation littéraire à l'Institut

⁴ Définition du verbe *marmonner* dans le dictionnaire.

⁵ Le motif revient dans le texte : « Le battement du tambour » (FONTAINE, 2018 : 43) lance la fête dans la communauté qui, désireuse « d'être soi », célèbre son passé. Fabriqué par un ancêtre, le tambour est comparé au « cœur triste » (FONTAINE, 2018 : 77).

⁶ *Kuessipan* a paru dans la collection Legba. Comme il est précisé, dans la mythologie vaudou, « Legba symbolise le passage du visible à l'invisible, de l'humain aux mystères ».

⁷ « L'homme que j'ai inventé », « Et pourtant j'ai inventé ».

⁸ Région administrative de la Côte-Nord.

⁹ Autrefois appelés Montagnais, les Innus du Québec habitent dans les régions du Côte-Nord, du Saguenay-Lac-Saint-Jean, du Labrador. En langue innu-aimun, le mot innu désigne « l'être humain ». Voir par exemple : <http://www.innu-essipit.com/essipit/historique.php> ; <https://www.amazon.ca/Innus-territoire-tipenitamun-Jean-Paul-Lacasse/dp/2894483716>.

¹⁰ Professeur invité à l'Université Laval (2009-2010), François Bon anime en France des ateliers d'écriture pour un public en difficulté sociale.

canadien de Québec. En 2011, elle publie son premier livre, *Kuessipan, À toi*, constitué de courts récits sur la vie quotidienne de la communauté innue. L'œuvre, qui a reçu une mention spéciale du Prix des cinq continents de la Francophonie¹¹, jouit au Québec d'un accueil favorable. Elle fait l'objet d'une adaptation cinématographique¹² et paraît également en France¹³. Les expériences de Naomi Fontaine avec les jeunes de la communauté d'Uashat, où elle retourne pour enseigner le français, constituent la matière de son second roman, *Manikanetish*, publié en 2017. Deux ans plus tard paraît le premier essai de l'écrivaine, intitulé *Shuni : ce que tu dois savoir, Julie*.

Raconter l'Innu

La publication de *Kuessipan* crée un « petit séisme¹⁴ » : la nouvelle voix féminine de la littérature québécoise qui relate avec beaucoup de retenue la vie quotidienne des Innus est, en dépit de sa discrétion, particulièrement retentissante. Car, soucieuse de faire connaître les siens à la population majoritaire, Naomi Fontaine déconstruit des stéréotypes bien ancrés dans les mentalités. Elle ne veut surtout pas donner une image traditionnelle, idéalisée ou caricaturale, des Premières Nations. En représentant son peuple, elle n'insiste pas non plus sur les injustices¹⁵ du passé et, au lieu d'accuser, elle porte son regard vers l'avenir :

J'ai voulu écrire un livre sur mon peuple parce que je trouve qu'il n'y en a pas beaucoup [...]. C'est sûr qu'il y a beaucoup de souffrance derrière la misère, mais je voulais aussi que les gens sachent qui on est, qu'on a aussi des forces, entre autres les enfants et la famille, et que les gens veulent s'en sortir. Le passé, c'est le passé, il faut faire avec ce qu'on a. Je n'aurais pas eu envie d'écrire juste sur des gens qui sont à terre. Je décris la misère, mais en dessous, il est important de montrer la force et la beauté¹⁶.

L'œuvre, composée de soixante-six textes de longueur inégale, est divisée en quatre parties. *Nomade*, titre de la première partie, comportant douze brefs textes, renvoie au mode de vie ancestral des Innus¹⁷. Des mots en innu-aimun, langue parlée des Innus, constituent les titres de deux parties suivantes, composées chacune de vingt-trois textes. *Uashat*, « la baie » en français, est un toponyme qui identifie la réserve natale de Naomi Fontaine. *Nutshimit*¹⁸ désigne le territoire du peuple Innu, « la terre de[s] ancêtres » (FONTAINE, 2018 : 64), véritable Terre-mère. Le mot

¹¹ Prix créé par L'Organisation Internationale de la Francophonie en vue de récompenser « un écrivain témoignant d'une expérience culturelle spécifique enrichissant la langue française ».

¹² 2019 par Myriam Verreault.

¹³ Aux éditions Serpent à plumes.

¹⁴ Monique Durand, Carnets du Nord (7) Prise de parole, *Le Devoir*, samedi 6 août 2011, p. A4.

¹⁵ Les tentatives d'assimilation, le mépris de l'identité et, en premier lieu, la dépossession du territoire : Voir : LACASSE, 2004 ou DORION – LACASSE, 2011.

¹⁶ *La Presse*, 13 mai 2011.

¹⁷ Peuple semi-nomade, les Innus, la saison venue, suivent le gibier, remontent en groupes familiaux les cours de rivières à saumon, se réunissent pour le rassemblement estival, etc. Voir : MALTRAIS-LANDRY, 2015.

¹⁸ « *Nutshimit*, c'est l'intérieur des terres, celles de mes ancêtres. Chaque famille connaît ses terres. » (FONTAINE, 2018 : 63).

renvoie au passé nomade des Innus, particulièrement attachés à leur territoire, inséparable de l'identité innue. Chargé émotionnellement, *Nutshimit* symbolise un important lieu de mémoire. Finalement, *Nikuss*, « mon fils » en français, titre de la dernière partie, annonce la volonté d'en finir avec les stigmates du passé et de s'ouvrir à l'avenir, sans cependant oublier le passé. Le fils, l'emblème de la jeune génération innue à qui l'auteure veut transmettre la mémoire d'un peuple, incarne l'espérance : c'est à lui de réaliser ses désirs, de vivre selon ses envies, tout en conservant le souvenir des valeurs ancestrales¹⁹. Le mot en innu-aimun du titre, *Kuessipan*, « à toi » et « à ton tour » en français, est une dédicace et un appel adressé à la communauté innue, « aux enfants du futur » (FONTAINE, 2018 : 20).

Dès le premier contact avec l'univers romanesque de Naomi Fontaine, il est évident que l'auteure ne veut ni raconter l'ineffable, ni décrire la réalité des réserves²⁰, telle qu'elle se présente à tout visiteur²¹. Elle ne veut pas « nommer ces choses » (FONTAINE, 2018 : 9), dire les « mots » que personne ne « veut lire [...] drogue, inceste, alcool, solitude, suicide, chèque en bois, viol » (FONTAINE, 2018 : 9). Elle préfère insinuer, suggérer, pour laisser deviner tout ce dont elle « n'ose pas » (FONTAINE, 2018 : 9) parler. Car raconter son peuple à l'étranger, en premier lieu au Québécois blanc, suppose exposer l'Innu au regard intransigeant de l'ancien colonisateur. Le jugement de ce dernier, souvent hâtif, nourri de préjugés, déprécie le peuple marginalisé. Pourtant, cette situation est paradoxale, car si les Innus constituent une minorité méconnue au Québec, il fut un temps où il en était de même pour les Québécois au Canada. « Les Québécois francophones et autochtones partagent une destinée commune en tant que sociétés minoritaires en Amérique du Nord. » (BEAULIEU, 2013 : 11) Naomi Fontaine décide de mettre les siens à l'abri du regard étranger, dépourvu d'empathie. Pour ce faire, elle met « un voile blanc sur ce qui est sale » (FONTAINE 2018 : 11). Elle mesure la difficulté de son entreprise : « J'aurais aimé que les choses soient plus faciles à dire, à conter, à mettre en pages, sans rien espérer, juste être comprise. » (FONTAINE 2018 : 9) Elle en souffre : « j'ai mal et je n'ai encore rien dit » (FONTAINE, 2018 : 9), mais elle persiste : « Et pourtant, j'ai inventé. J'ai créé un monde faux. Une réserve reconstruite » (FONTAINE, 2018 : 9).

La représentation littéraire de la communauté innue semble être un grand défi pour l'écrivaine. Consciente de l'impossibilité d'exprimer le réel d'une manière cohérente et accomplie, Naomi Fontaine renonce à la forme romanesque, visant à reproduire, avec plus ou moins d'exactitude, le référent dans sa totalité. Au lieu d'inventer une histoire bien ficelée de personnages montrés dans les interactions et conflits, elle choisit une forme fragmentaire. Cette construction éclatée – qui rend bien compte de la perception parcellaire, dispersée et inachevée du réel – soutient très bien sa pensée. Traduction possible d'un individu délocalisé et incertain, elle fait apparaître la vie quotidienne des Innus par des bribes discontinues, dans des

¹⁹ L'attachement au territoire, à la nature, l'absence d'idée d'appropriation privée des ressources naturelles.

²⁰ Sont répandus dans les réserves l'alcoolisme, la toxicomanie, la violence familiale, la pauvreté.

²¹ À ce sujet est révélatrice la réaction politiquement correcte du Blanc ignorant la réalité de la réserve. Voir le fragment de la page 88-89.

microrécits indépendants, par petites scènes juxtaposées ou alternées. Les fragments aux contenus, aux tons et aux styles variables traitent le thème innu sobrement, sans tomber dans le convenu ou le superflu. L'écriture, caractérisée par une grande économie de moyens, privilégie l'ellipse qui produit des lacunes, renforce l'expressivité et dynamise l'énoncé. L'attention du lecteur est captée par la reprise de certains motifs révélateurs, le recours répété à la métonymie²² ainsi qu'à l'énoncé qui mime souvent l'oral, forme traditionnelle de la transmission des récits chez les Innus. L'agencement des mots dans les phrases dépourvues de certains termes (comme l'article ou le verbe), la juxtaposition de syntagmes nominaux produisant des tournures condensées²³, l'alternance de l'explicite avec l'implicite, le fréquent non-dit, des images surprenantes contribuent à créer beaucoup d'effets avec peu de moyens :

Quelque part avant Tadoussac, planté entre deux montagnes, il y a un lac qui reflète les choses de la Terre. Sur la rive, un quai et des canots. Une cabane en bois qui fume à moins de neuf mètres. Personne qui se baigne. Lorsque les feuilles rougissent, le lac éclate dans des couleurs de feu. Il brûle. Quand la neige le recouvre entièrement, les canots disparaissent. Le lac ne réfléchit plus l'éclat d'un bleu céleste. Ne reste que sa pâleur et les milliers d'épinettes grises pour assurer sa beauté. (FONTAINE, 2018 : 44)

La poétique de l'atomisation, correspondant à un savoir *troué*, fait que l'univers romanesque n'émerge que progressivement et doit être restitué à l'issue de la lecture. Le lecteur, devenu partenaire de l'auteure, est donc tout le temps sollicité, invité à recoller les fragments et à travailler son imagination.

Territoire, réserve

Le mot « territoire » revient souvent dans le discours traditionnel innu. Son sens est pourtant peu précis, car la conscience territoriale des Innus est bien différente de celle de la population majoritaire. « La notion qu'ont les Innus du territoire découle d'un ordre coutumier concret qui fait référence aux liens affectifs qu'ils entretiennent avec la terre. » (LACASSE, 1996 : 189) La terre innue n'est donc pas un territoire délimité : c'est un vaste espace sans frontières, plein de forêts, de lacs et de rivières dont les Innus étaient dépossédés et dont ils se sentent toujours gardiens. Autrement dit, le territoire innu, cette « terre sacrée » (FONTAINE, 2018 : 45) est partout où un Innu se trouve. Plusieurs unités narratives autonomes donnent à voir l'attachement de l'Innu délocalisé à des territoires qui font partie de son identité :

Nutshimit, c'est l'intérieur des terres, celles de mes ancêtres. Chaque famille connaît ses terres. Les lacs servent de route. Les rivières indiquent le nord. [...] *Nutshimit*, un rituel pour les chasseurs de caribou. Un air pur dont les vieux ne peuvent se passer. Depuis qu'ils ont perdu la vigueur de leurs jambes, ils y vont pour respirer.

²²À titre d'exemple, voir le fragment deux, présentant de manière métonymique un accident de voiture dû au brouillard, mot répété cinq fois sur vingt-deux lignes.

²³ Voir par exemple le fragment trois qui commence ainsi : « Un accident de voiture. L'idée de perdre mon enfant. Les insultes face aux Innus. La mort. Les pères absents... » (FONTAINE, 2018 : 12).

Nutshimit, un terrain inconnu, mais non hostile pour celui qui y cherche le repos de l'esprit. Autrefois, ces forêts étaient habitées par des hommes, des femmes qui prenaient de leurs mains ce que la Terre leur offrait. Ils n'y sont plus, mais ils ont laissé sur les rochers, l'eau des chutes et le vert des épinettes leur empreinte, leur regard. (FONTAINE, 2018 : 63)

L'Innu entretient avec la terre de ses ancêtres un intense rapport affectueux et respectueux : « Ici, la terre est sacrée. Les hommes ne viennent pas y boire, les jeunes non plus. Le silence fait du bien à celui qui l'écoute. » (FONTAINE, 2018 : 45). La visite des lieux où les ancêtres chassaient le caribou et pêchaient le saumon devient un rêve et un rituel : les Innus veulent prendre « encore une fois possession de ces lieux » (FONTAINE, 2018 : 45) pour retrouver une identité dont ils étaient dépossédés. « Une envie de s'approprier le long voyage vers Nutshimit [...] Les hommes, eux, suivent le temps de la chasse, partent lorsqu'ils ressentent le besoin d'isolement.[...] Il n'y a pas d'alcool dans leurs bagages, par respect pour la terre. » (FONTAINE, 2018 : 65-6) Associée à la mère, nourricière et protectrice, la terre est célébrée et vénérée : elle ne peut pas être souillée par la consommation d'alcool, véritable fléau répandu dans la réserve. L'attachement des Innus à la nature, havre de paix et refuge où l'Innu retrouve la consolation et la liberté, est évoqué dans plusieurs passages poétiques du texte :

Nutshimit, pour l'homme confus, c'est la paix. Cette paix intérieure qu'il recherche désespérément. Ce silence après avoir hurlé, des nuits durant, son angoisse [...] Le silence d'un vent qui fait bruissier les aiguilles de sapin. Le silence d'une perdrix qui déambule [...] Le silence d'un ruisseau qui continue de suivre sa route, enfoui sous un mètre de neige. Le jeune homme veut entendre ce que la terre de ses ancêtres a à lui dire. (FONTAINE, 2018 : 63-4)

Mis à part les fragments qui thématissent l'immense espace ouvert du territoire innu²⁴, de nombreuses unités narratives donnent à voir la réserve, un espace d'ancrage pour les Innus et un espace d'exclusion en même temps. Univers fermé, la réserve est chargée de valeurs opposées à celles véhiculées par l'acception innue du territoire. Le champ sémantique de la réclusion, surtout le mot clôture, fréquent, ainsi que ses dérivés et synonymes, met en relief la contrainte d'une existence confinée au sein d'une réserve surpeuplée, où le savoir-vivre est ignoré :

Les gens passent droit leur chemin. Devant les maisons, derrière, sur le côté aussi. Chaque année le Conseil emploie les travailleurs saisonniers pour clôturer les nouvelles maisons. Les marcheurs, habitués aux raccourcis, continuent de passer droit. La femme de la maison beige et brune au coin de Kamin et Pashin sort de chez elle, en criant à celui qui entre sur son terrain de ne plus jamais passer par-dessus sa clôture. [...] C'est à cause du Dépanneur planté juste derrière sa maison. Elle voudrait demander au propriétaire de placer une grille haute pour empêcher une fois pour toutes les paresseux de briser sa vieille clôture qu'elle s'enrage à réparer chaque fois. (FONTAINE, 2018 : 46)

À l'idée d'enfermement s'ajoute le sentiment d'insécurité et de menace ; en effet, la réserve, où les fléaux sociaux sont nombreux, n'est pas un lieu sécurisant : « Les filles seules, elles, ont peur la nuit. Les portes barrées, les fenêtres fermées

²⁴ D'après les chercheurs, la notion du territoire prend aujourd'hui un autre sens chez les jeunes Innus qui n'ont jamais connu la vie nomade en pleine nature. Voir : LACASSE, 1996.

même en juin. À cause des clôtures qui n'empêchent personne de passer. » (FONTAINE, 2018 : 27). L'ambiance est inquiétante : dans la réserve règne une grande violence, due à la consommation excessive d'alcool et de stupéfiants.

L'adolescente de quinze ans traîne son ventre rond d'une maison bleue à une maison beige. Les cernes sous ses yeux. La dureté d'une nuit à attendre un copain. L'absence au rythme des chèques d'aide sociale. [...] La nuit, les jeunes en bande. [...] Des hurlements tard le soir, des bagarres tôt le matin. Les portes verrouillées. L'hiver, les traces du skidoo des deux côtés de la rue. Le vent glacé. Personne qui se promène. (FONTAINE, 2018 : 39)

Peur, solitude, désespérance et apathie caractérisent les personnages qui souffrent silencieusement dans les maisons délabrées :

La maison est petite, posée sur le sable. Personne pour l'entourer de clôtures, pour la garnir d'un bois court. Le bleu de ses façades est terne, presque gris, fatigué. [...] Le sable ensevelit les déchets et les rares bouteilles de bière vides que personne ne s'est chargé de ramasser. » (FONTAINE, 2018 : 53)

Toutefois, ce marasme est dépassé par l'appel de la route qui pousse les Innus à quitter la réserve pour rejoindre les grands espaces ouverts, synonymes de liberté : « Et elle, elle t'appelle constamment. Cette terre que l'on appelle *Nutshimit* avec ses lacs plantés entre des montagnes, riches de choses de la terre. » (FONTAINE, 2018 : 78) L'évocation de la réserve est pleine de paradoxes : le champ sémantique de la misère, de l'abandon et de la réclusion alterne avec celui de la liberté et de la fierté d'appartenir à un peuple connu pour sa ténacité et sa résistance. Car la vie dans la communauté d'Uashat, c'est aussi le respect des anciens, gardés jusqu'à la fin de leur vie dans les maisons avec leurs proches²⁵, la solidarité dans les familles²⁶, le soutien mutuel des femmes, le travail bénévole des hommes qui se mobilisent pour construire une salle communautaire²⁷, etc.

Les personnages qui peuplent l'univers représenté sont esquissés avec certains traits révélateurs. Figures floues et fugaces, ombres errant dans la réserve, ils apparaissent et disparaissent sans qu'il y ait le moindre dialogue entre eux. Cette impossibilité de dire, de se libérer par la parole, est leur commune caractéristique. Dépourvus de noms propres²⁸ et d'autres qualificatifs permettant de les distinguer (hormis la précarité de leur situation) – la fille de quinze ans enceinte (FONTAINE, 2018 : 39), le jeune homme de vingt ans au foie détruit (FONTAINE, 2018 : 30), l'homme désireux de faire plus que « d'attendre un chèque le premier du mois » (FONTAINE, 2018 : 59), la femme qui élève seule ses enfants (FONTAINE, 2018 : 11) – ils représentent, interchangeable, le peuple innu. L'homme innu a perdu le sens de l'existence : incapable de renouer, dans la réserve, avec l'héritage des anciens, oisif, il erre sans repères, sans travail, sans modèles, cherchant l'oubli dans la boisson. La femme innue, plus présente dans le texte et plus forte que l'homme,

²⁵ « il n'y a pas de maisons [...] pour les vieillards » (FONTAINE, 2018 : 36).

²⁶ Les sœurs accueillent les frères sans ressources (FONTAINE, 2018 : 18), les cousines s'aident (FONTAINE, 2018 : 15, 58), les aînés s'occupent des cadets (FONTAINE, 2018 : 82), etc.

²⁷ Voir : FONTAINE, 2018 : 54.

²⁸ À une exception près, p. 83.

mais en même temps plus vulnérable, occupe une place importante dans la communauté. Son archétype est brossé en quelques notations :

J'aimerais que vous la connaissiez, la fille au ventre rond. Celle qui élèvera seule ses enfants. Qui criera après son copain qui l'aura trompée. Qui pleurera seule dans son salon, qui changera des couches toute sa vie. Qui cherchera à travailler à l'âge de trente ans, qui finira son secondaire à trente-cinq, qui commencera à vivre trop tard, qui mourra trop tôt, complètement épuisée et insatisfaite. (FONTAINE, 2018 : 11)

L'ellipse résumant la vie de la femme innue est explicite : elle montre que le parcours est tracé d'avance. Courageuse et persévérante, la femme innue fait preuve de force de caractère. Elle accepte son existence dans la dignité et dans le silence. Le silence est un motif important dans l'univers romanesque de Naomi Fontaine. Polysémantique, il traduit le mutisme d'un peuple privé de parole et aussi le silence qui, au Québec, a longtemps entouré la situation du peuple innu. Un seul personnage ne se tait pas dans *Kuessipan*, à savoir la narratrice homodiégétique. Reliant des unités narratives autonomes, elle est chargée d'accompagner dans la réserve un visiteur étranger qui est probablement son compagnon. Pendant la visite guidée, le promeneur, informé et rassuré par la narratrice lucide, qui raconte la réserve dans sa complexité et ses contradictions, découvre des maisons peu entretenues, les lieux publics comme l'école primaire, l'église, le cimetière : « On ne peut pas s'égarer sur la réserve. Ne t'inquiète pas [...] Si tu continues le chemin droit devant, il y aura du sable sous tes pieds. » (FONTAINE, 2018 : 37). La narratrice est représentée avec parcimonie, à l'aide de quelques rares données floues, éparpillées dans différents fragments. Plusieurs détails indiquent une inspiration autobiographique : entre autres, le motif de l'accident de la route, placé à un endroit stratégique de l'œuvre²⁹, mais surtout l'intime connaissance d'Uashat et de l'histoire collective innue.

Un accident de voiture. L'idée de perdre mon enfant. Les insultes face aux Innus. La mort. Les pères absents. Les coupes blanches dans le Nord. La misère de ma cousine et de ses deux enfants, mon incapacité à lui venir en aide. Les enfants maltraités. Les critiques de ma mère. [...] L'oppression. L'injustice. La cruauté. La solitude. Les chansons d'amour. Les erreurs impardonnables. (FONTAINE, 2018 : 12)

Le choix de Naomi Fontaine de confier la narration à son *alter ego* permet d'appréhender l'univers autochtone de l'intérieur. Sa narratrice, dont le récit est crédible, s'empare de la langue de la majorité³⁰ et parle des siens en vue de corriger la perception des allochtones. Est révélatrice à ce sujet la scène où le visiteur étranger juge l'environnement dans la réserve selon les critères de l'homme occidental. Après avoir dormi dans la maison d'enfance de la narratrice, il constate : « Juste un peu de gazon, puis ce serait correct. » (FONTAINE, 2018 : 88) La narratrice rectifie cette réaction découlant de l'ignorance : « Tu aurais habité pour quelques jours la terre de mes ancêtres et tu aurais compris que le gazon ne pousse pas naturellement sur le sable. » (FONTAINE, 2018 : 89)

²⁹ Fragment deux. Naomi Fontaine avoue n'avoir jamais connu son père, mort à l'âge de vingt-quatre ans dans un accident de voiture.

³⁰ On trouve dans le texte quelques mots innus traduits en français (par exemple p. 26).

Réparer l'injustice par une parole libérée, faire connaître les Innus et les réconcilier avec les allochtones, tel est le message de Naomi Fontaine. En choisissant sa narratrice, elle donne la parole à ceux qui en ont été longtemps privés. Porte-parole de l'écrivaine, doublement minoritaire, car Innue et femme, la narratrice raconte pour servir d'exemple et montrer une voie possible. Cependant, elle ne donne pas de réponses univoques³¹, son savoir étant limité, incertain. Changer le mode de vie, s'engager sur des routes « cahoteuses, poussiéreuses » (FONTAINE, 2018 : 22), quitter la réserve, partir pour la ville ? Même « pensant se connaître à quarante ans » (FONTAINE, 2018 : 72), la narratrice ne trouve pas cette décision simple. Touchée par une perte de repères identitaires, la narratrice, elle-même, remet en cause son existence :

Ce soir, je ne sais pas, j'ai l'impression que le monde tombe derrière moi [...] Je n'ai jamais autant désiré être quelqu'un d'autre, une lointaine émigrée venue d'ailleurs pour s'éparpiller. Mon corps ne m'appartient plus. Mon cœur qui bat si vite me le rappelle sans arrêt. Je m'éloigne de ce que j'ai toujours été. De ce que j'ai toujours cru représenter. (FONTAINE, 2018 : 104)

Une affirmation de Pierre Lepage expliquerait en partie ce dilemme : « Les seuls choix réservés aux Indiens ont toujours été les suivants : la tutelle permanente ou l'assimilation [...] Tenir à son identité collective signifiait vivre sous tutelle. » (LEPAGE, 2009 : 23-24)

Toutefois, les questions de l'identité, de la mémoire, du traumatisme d'un individu délocalisé, ayant perdu ses repères, relèvent de l'universel. Nuancé, riche en images et en des non-dits qui en disent long, le *mentir vrai* de Naomi Fontaine n'est donc point un texte ethnique ou exotique, bien au contraire.

Conclusion

La prise de parole des auteurs issus des Premières Nations, notamment des femmes, est un phénomène très important des dernières années. Car, comme le rappelle Daniel Chartier³², « l'émergence des littératures autochtones ouvre une nouvelle période historique ainsi qu'un chantier critique qui permettra une réflexion sur la réinterprétation des œuvres de toutes les cultures, tant les questions qu'elles posent sont universelles ». Naomi Fontaine fait partie de la jeune génération de femmes d'origine innue, comme Natasha Kanapé Fontaine, Marie-Andrée Gill et d'autres qui, décidées de rendre hommage aux ancêtres et de prôner la survie culturelle des Innus, ne veulent plus se taire. Elles poursuivent ainsi l'entreprise d'An Antane Kapeshe (1926-2004), première écrivaine innue dont les écrits aux titres révélateurs – *Je suis une maudite sauvagesse*, 1976, suivi, en 1979, de *Qu'as-tu fait de mon pays ?*³³ – sont essentielles pour notre connaissance de la culture innue.

Fortement inspiré de l'expérience vécue, *Kuessipan* de Naomi Fontaine est constitué de tableaux de la vie des Innus, de microrécits révélateurs, parfois

³¹ Voir p. 72-74.

³² <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02561455/document> : Daniel Chartier : La fascinante émergence des littératures inuite et innue au XXI^e siècle au Québec : une réinterprétation méthodologique du fait littéraire.

³³ Réédité et préfacé en 2020 par Naomi Fontaine.

d'inspiration autobiographique, de passages réflexifs et poétiques. Réunis, les fragments forment un ensemble qui donne à voir un peuple dont l'histoire est restée en marge du récit historique national dominant au Québec. Et, à travers son écriture elliptique, dépouillée et sobre, Naomi Fontaine – qui croit en la puissance réparatrice de la mise en mots des maux, en la force du langage pluriel et imagé des belles-lettres – interroge également la littérature.

BIBLIOGRAPHIE

- BEAULIEU Alain (2013), *Les Autochtones et le Québec*, Montréal, PUQ.
- CHARTIER Daniel (2019), La fascinante émergence des littératures inuite et innue au 21^e siècle au Québec : une réinterprétation méthodologique du fait littéraire, *Revue japonaise d'études québécoises* n^o 11. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02561455/document> (consulté le 20 janvier 2022).
- DORION Henri, LACASSE Jean-Paul (2011), *Le Québec, territoire incertain*, Québec, Septentrion, 2011.
- DURAND Monique (2011), Prise de parole, Carnets du Nord (7), *Le Devoir*, samedi 6 août 2011, p. A4.
- FONTAINE Naomi (2017), *Kuessipan*, Montréal, Mémoire d'encrier.
- LACASSE Jean-Paul (1996), Le Territoire dans l'univers innu d'aujourd'hui, *Cahiers de géographie* 40, n. 110, p. 185-204.
- LACASSE Jean-Paul (2004), *Les Innus et le territoire. Innu Tipenitamun*, Québec, Septentrion.
- LEPAGE Pierre (2009), *Mythes et réalités sur les peuples autochtones*, Québec, Institut culturel et éducatif montagnais.
- MALTRAIS-LANDRY Aude (2015), Un territoire de cent pas de côté : récits de la création d'une réserve indienne en territoire innu au milieu du XX^e siècle, *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 69, n^{os} 1-2, p. 19-50.
- ROSENTHAL Olivia (2014), J'entends des voix, in : *Devenir du roman 2* (coll.), Paris, inculte Éditions.